

**CINQUIÈME PRIX : Mattéo Iglesias pour sa critique du film  
QUATRE DE L'INFANTERIE**

Il y a cent ans, en 1918, sonnaient les derniers jours de la Première Guerre mondiale. Ce fut une libération pour certains, un supplice pour d'autres. Ce sont ces derniers que Georg Wilhelm Pabst a décidé de filmer 12 ans plus tard.

En 1930, ils étaient peu à vouloir projeter sur grand écran un traumatisme encore trop neuf mais Pabst déjà affirmé comme un des grands cinéastes allemands ne recule devant rien et livre une œuvre parmi les plus critiques de ces années obscures en proposant de montrer dans chaque plan l'absurdité de la guerre, l'injustice de celle-ci, mais aussi la désillusion et la souffrance de tout un peuple.

Le premier personnage que l'on suit vit une fraîche histoire d'amour, il est un soldat allemand, et elle parle Français. Ils sont malgré le langage, enlacés l'un et l'autre mais le bruit des bombes les sépare. Le bruit des bombes rythme le film, rythme l'intrigue, et effraie les personnages comme le public. Le soldat quitte son amie, il est appelé par les tranchées, le combat aux frontières et le nationalisme auquel il n'a pas l'air d'être particulièrement attaché. C'est ici la première scène mais également la première allégorie de cette guerre : deux peuples aux cultures différentes sont appelés à se séparer lorsque l'orage des bombes tonne sur la terre même si les deux veulent vivre mains dans la mains : la fraternité des hommes se brise sous la peur.

Si les hommes sont appelés, c'est pour les tranchées. Elles sont filmées dans des travellings latéraux traversant la fumée, la terre, les cadavres. Ils s'inscrivent dans l'infinité du temps et montrent comment celui-ci pouvait s'étendre lorsque les bombes sonnaient en cœur tel un orchestre de l'horreur. L'horizon est martelée, le front peu à peu se perd sous des tsunamis de terre. Mais Pabst ne filme pas qu'un paysage, il filme l'incapacité de l'homme face à la monstruosité des armes. Entre 1914 et 1918, c'est une nouvelle façon de se faire la guerre qui est apparue, une guerre plus violente, plus destructrice, plus perfide. Un groupe d'hommes creusent un trou, ils suent, il n'arrivent pas à une tranchée satisfaisante et tout d'un coup un obus tombe devant eux et fait un énorme cratère. C'est le désespoir qui est montré ici, le désespoir de se voir pauvre humain face à des monstres de métal. Mais il n'y a pas que les obus, il y a le gaz. Sous la tranchée, les hommes sont appelés et il y vont sans

réfléchir, on ne leur demande pas. Mais alors que certains sont déjà engagés, il nous est précisé que l'attaque est gazeuse. On devine alors leur état, ils n'ont pas pris de masques pour se protéger, d'ailleurs il nous est précisé ensuite qu'il ya trop peu de masques pour le nombre qu'ils sont. Les attaques au gaz surprennent le spectateur autant que le soldat, avec un dégoût du " trop tard ".

Lorsqu'il filme le front, Pabst veut que l'on voit des humains perdus dans ce qui ne leur ressemble en rien, on voit des soldats que la violence a transformé en bêtes. Ils en viennent à enterrer l'étudiant en lui jetant quelques pelletées de boue au visage. Face aux ennemis, l'un d'entre eux décide même d'aller attaquer au couteau. Les bombes ne sont plus les seules à souligner la bande son, il y a maintenant les cris d'hommes. Il ne sont plus réduits qu'à cela, des cris de folie et de souffrance.

Mais la dénonciation de cette guerre ne se fait pas qu'en filmant des hommes au front, il peint également l'arrière. L'injustice que chacun ressent, ces femmes dans la queue d'une épicerie qui perdent toute leur pitié face aux pénuries. La désillusion également, celle qui est future avec ces Allemands persuadés de la victoire et la désillusion du soldat qui rentre. Il découvre un autre homme dans le lit de sa femme, pense au fusil, pense à le tuer. Il était revenu pour retrouver sa femme, mais peut-être sera-t-il revenu pour tuer à nouveau. Ce soldat tellement déçu par la situation de son pays qu'il préfère retourner au front. Mais une fois qu'ils y retournent au front, c'est l'escalade de la violence. Ils partent en groupe mais ne sont déjà que de la poussière face aux chars qui arrivent. Les véhicules sont des monstres qui écrasent et qui ne s'arrêtent jamais. Pour ceux qui ne meurent pas, les bruits des bombes sont remplacés par ceux de la folie, il sont dans les ruines entre les aveugles, les culs-de-jatte, les cinglés et les désespérés. Allemands et Français se côtoient maintenant dans le tragique bain de sang. Ils sont voisins, se tiennent enfin la main, mais il est trop tard pour redevenir humain...

Le film est audacieux d'engagement. Chaque scène est un revers de l'atrocité de cette guerre. Un point d'interrogation est ajouté au " the end ", Pabst est visionnaire car 3 ans plus tard, les Nazis ont les pleins pouvoirs en Allemagne et le film est directement interdit sous les ordres de Goebels.